

Lacan Quotidien



N° 769 – Vendredi 15 mars 2018 – 08 h 47 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Contre-courants

EN AVANT

Rencontre au bout de l'*ultra-trail*, par Etienne Klein
***Signer*, nouveau film de Nurith Aviv, par Eric Laurent**
Max Charvolen : la peinture + le concept, par Hervé Castanet

LECTURES

Philippe Sollers, *Centre, PP ou parler parlire*, par Lætitia Pianore
(traduit par NGL)

LACAN COTIDIANO N° 36

Gerardo Réquíz, Margarita Álvarez, Pilar Ordóñez



Max Charvolen : la peinture + le concept

par Hervé Castanet

Max Charvolen expose du 10 février au 17 mars à la galerie parisienne de François Ceysson et Loïc Bénétière, connus dans le milieu de l'art contemporain avec plusieurs galeries réputées à Paris, Luxembourg, Saint-Étienne, New York et Genève. Le conseiller artistique en est toujours Bernard Ceysson, qui œuvra de longues années comme directeur des musées de Saint-Étienne. Je connais et écris à propos de Max Charvolen depuis plus de quarante ans. Mon premier texte date de 1975 – ce fut mon premier article publié en revue – et son titre sentait bon le structuralisme triomphant de ces années-là : « Max Charvolen : D'une pratique froide en milieu rhétorique » (revue *NDLR*, n° 1).

L'exposition actuelle a valeur de rétrospective – même limitée et très partielle – puisque la plus ancienne pièce date de 1969 et la plus récente de 2017. Ce choix a sa logique. Il fait entendre comment Charvolen n'a jamais cédé, depuis plus de cinquante ans, sur ce qu'il veut interroger et qui est ce à quoi il voue sa vie : « Tout cela relève de mon obsession de rendre compte le plus possible de cette réalité physique, ce qui induit des traitements de différenciation qui vont faire l'objet plastique. Le lieu me donne de l'espace, du vide, du plein, du vertical, de l'horizontal, du devant, du derrière, du dessus, du dessous : il est mon éprouvette du monde physique... Toutes proportions gardées, il est ma Sainte Victoire ou ma Cathédrale de Rouen. » (1)

Cette absolue fidélité à une interrogation fait l'admiration de beaucoup. Ainsi, à propos de l'exposition chez Ceysson/Bénétière, le philosophe Yves Michaud qui fut directeur des Beaux-Arts de Paris en son temps : « Il y a longtemps que je n'avais vu

d'exposition de Charvolen que j'ai bien connu à Marseille il y a plus de... trente ans. C'est un obstiné qui trace son chemin. [...] L'exposition de Paris montre des pièces de toutes les époques – en ce sens, c'est une petite rétrospective – et elle est brillante. Je n'ai jamais été bien convaincu par le discours théorique derrière cette peinture mais je dois reconnaître que le résultat est magnifique. C'est une découverte à faire. Ce qui prouve [...] que lorsqu'un artiste se tient à son affaire sans céder aux modes du moment, il franchit les vagues et parvient à imposer un résultat convaincant. » (2)

Le travail de Max Charvolen, depuis plusieurs décennies, en tous cas dès la fin des années soixante, déploie avec une rigueur inégalée une pratique de la peinture qui le place parmi les artistes *incontournables*. Ce n'est pas forcément l'artiste le plus connu, le plus exposé de cette période de 1970 à aujourd'hui, mais c'est assurément l'un des artistes les plus essentiels. L'affirmation demande sa preuve.

Parmi différentes réponses, nous choisirons une seule orientation. L'œuvre de Charvolen lie une pratique picturale que de nombreuses expositions permettent de voir régulièrement en galeries ou dans les musées et une réflexion de doctrine sur ce qu'est la peinture (et ce qu'elle n'est pas). Max Charvolen ne se présente pas comme un théoricien. Il récuse le terme qui probablement le ferait sourire. Il n'en demeure pas moins qu'il pose des questions dans le savoir et convoque des spécialistes de différents champs (mathématiciens, sémiologues, historien de l'art, etc.) pour, dans un dialogue, tirer des conséquences de ce que, dans l'acte de peindre, il rencontre. Il ne lâche rien et fait lien à partir de sa création. La question n'est pas pour lui de savoir ce que montrer veut dire mais de poser, comme enjeu mental, une réflexion sur les conditions matérielles de l'acte de peinture. Schématiquement, ces dernières décennies, non sans variations, Charvolen recouvre des objets du bâti architectural (un mur, un plafond, des escaliers, une façade voire antérieurement des objets tels une chaise) de morceaux de toile collés. Les couleurs désignent des fonctions de ces lieux du bâti par rapport au corps (les parties que le corps peut toucher, celles qui lui échappent, la droite, la gauche, le haut, le bas, etc.). Ensuite, quelques jours ou mois ou années plus tard, le déchirement a lieu. Les bouts de toile sont détachés de leur support et exposés à plat dans l'espace de la galerie ou du musée.

Trois résultats sont au moins à dégager :

1 – Comment passe-t-on de l'espace tridimensionnel dans lequel chacun se meut et s'éprouve comme corps vivant à la mise à plat en deux dimensions ? Comme fait-on pour « représenter » sur une cimaise plane ce qui fait élément du bâti au titre de le recouvrir ? La représentation, loin d'aller de soi, fait question.

2 – La réalité ne va pas de soi et procède d'une fiction. Cette thèse a passionné les spécialistes du *logos*, notamment avec son corollaire : *Je* a-t-il une réalité prédiscursive ou bien procède-t-il, lui aussi, d'une fiction, se soutenant de la fiction narrative voire grammaticale ? Est-il une entité ontologique ou relève-t-il d'une construction qui, *in fine*, fait voler en éclat l'unité et le principe de la cohérence ? La réponse de Charvolen n'est pas théorique et il n'utilise aucun concept pour en rendre compte. L'artiste réalise des opérations – qu'il recense avec précision – dans le champ de la peinture et les montre... À d'autres de savoir dialoguer avec lui.

3 – Les théoriciens de la peinture peuvent ennuyer. Charvolen n'est pas un artiste conceptuel. Son objet pratique n'est pas le concept mais l'objet pictural : la toile, les colles, les couleurs, et aussi (et surtout) le corps, avec ses muscles, sa force, ses limites. Charvolen insiste souvent sur la fatigue du corps pour réaliser les grandes pièces qu'il propose. Le résultat pourrait être une présentation discursive voire mathématisée de ce qu'il fait. Voilà ce que sa peinture n'est pas. Par le choix des couleurs, des matériaux, des agencements, l'œil et le corps du spectateur sont saisis, captés. *C'est beau comme du Matisse*, si l'on veut comprendre ce à quoi parvient Charvolen.

Mais il y a aussi le temps deux, toujours vif : *c'est fort comme le concept* qui est une arme qui troue les évidences.

Max Charvolen parvient à faire se rejoindre les deux : faire surgir le regard avec les effets d'apaisement liés au « donner à voir » et questionner systématiquement le concept jusqu'à faire surgir du neuf.



C'est en cela que cette recherche picturale est essentielle. Interne au champ pictural, elle fait lien avec bien d'autres champs sans jamais abandonner le premier. Telle est la grandeur, essentielle, de Max Charvolen. Laissons le dernier mot à l'écrivain Michel Butor avec lequel Charvolen collabora : « Prenons un dé que nous avons écartelé en croix latine autour de la face

marquée d'un seul point. Autour nous aurons le 2, le 3, le 4 et le 5. Le 6 peut s'accrocher sur l'une des quatre précédents. Il est possible de replier les pétales vers moi, de mon côté du numéro 1, ou loin de moi, de l'autre côté. Nous obtenons alors deux volumes symétriques. La face focale reste dans le plan de la planche qui joue le rôle d'un miroir. Alice nous a confié la clef de son monde à l'envers. [...] Dans l'ancienne théologie, on parle de corps glorieux, celui que nous aurons après le jugement dernier, dans la cité-jardin de la Jérusalem céleste, un corps transparent à la lumière, capable de traverser toutes les murailles. Voici en attendant des objets glorieux, des maisons glorieuses où apprivoiser notre éternité. » (3) Paroles de poète certes mais où l'on peut lire en quoi et comment Charvolen n'a jamais cessé de s'interroger sur la déconstruction calculée de la peinture et de son espace, et mental et physique de représentation. Cette déconstruction mise en acte a son reste : le corps inéliminable. Ajoutons qu'il est parlant et nous saisissons mieux en quoi cet artiste peut dialoguer hors de son champ – y compris avec des psychanalystes.

[Max Charvolen – À corps d'espace](#), du 10 février au 17 mars 2018, Galerie Ceysson/Bénétière,
23 rue du Renard, 75004, Paris. Mardi au samedi, 11h à 19h. Informations [ici](#).

1 : « Entretien : Vallauris, la ville-modèle. Raphaël Monticelli / Max Charvolen, mars 1975 », *Catalogue Charvolen*, Atelier 49, Vallauris, 2015, p. 24.

2 : à retrouver [ici](#)

3 : Butor Michel, *Catalogue Charvolen, op. cit.*, p. 57.